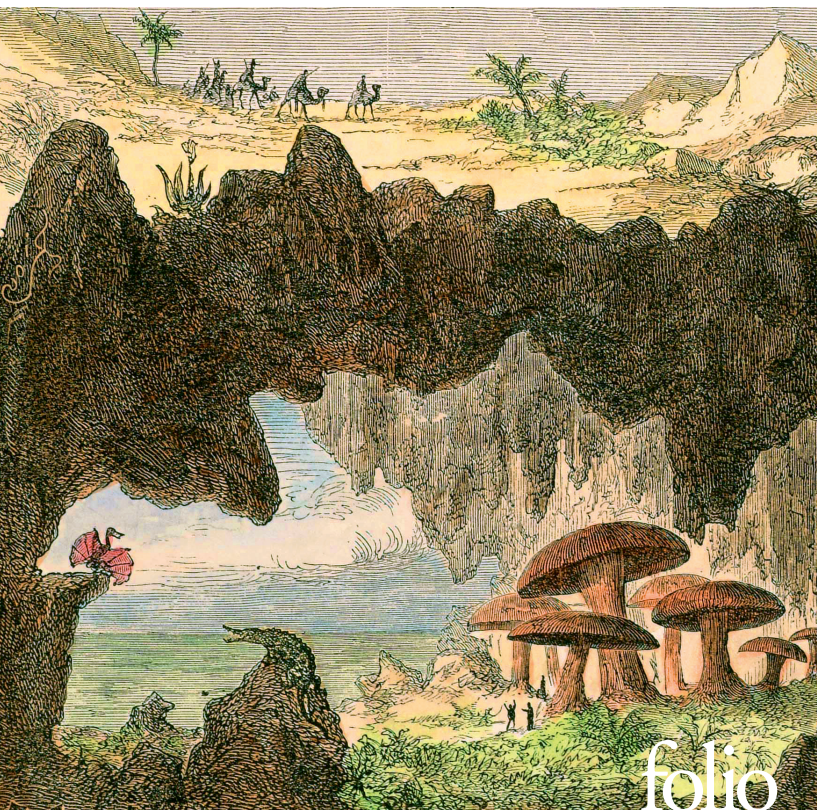


# Jules Verne

## Voyage au centre de la terre

Édition de William Butcher

Illustrations par Riou



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Jules Verne

Voyage  
au centre  
de la terre

*Édition présentée, établie et annotée  
par William Butcher*

Illustrations de Riou

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture : D'après une illustration de Édouard Riou pour  
*Cinq semaines en ballon – Voyage au centre de la terre* de Jules Verne,  
éditions Hetzel, 1866. Collection Jonas / Kharbine-Tapabor.

## PRÉFACE

*Voyage au centre de la terre (1864 et 1867) occupe une position unique dans la production romanesque de Jules Verne. Ses ventes et sa renommée le placent, quasiment depuis la première publication, et avec Vingt mille lieues sous les mers (1870) et Le Tour du monde en quatre-vingts jours (1872), parmi les romans les plus populaires de l'auteur — et donc du siècle. Voyage au centre de la terre et Les Aventures du capitaine Hatteras (1864-1865) sont non seulement les premiers romans écrits après la rencontre décisive en 1862 avec l'éditeur Jules Hetzel, mais les seuls à présenter deux éditions différentes. D'une tonalité inhabituelle, jouant sur tout le registre tragico-comique, d'une concision et d'une élégance remarquables, le thème central de Voyage, à consonance scientifique, le place lui aussi à part parmi Les Voyages extraordinaires, en dépit d'une malheureuse réputation de science-fiction. Ses héros sont littéralement immergés dans leur étude : la descente dans le passé lointain donne naissance à un récit passionnant qui mène aux découvertes invraisemblables, exceptionnellement*

*extravagantes. Le roman bénéficie pleinement de sa place limitrophe dans l'âge de l'exploration, anticipant de justesse le moment fatidique où la terre entière sera explorée jusque dans le dernier recoin, où l'ultime blanc disparaîtra de la mappemonde. À la mise en scène inhabituellement européenne, occupant plus d'un tiers du roman, il faut ajouter une histoire d'amour, peu conventionnelle il est vrai mais d'une franchise et d'une sincérité qui ne seront jamais dépassées. En même temps, le livre contient un fort élément autobiographique : deux ou trois ans avant sa composition, l'auteur visite l'Allemagne, le Danemark et la Norvège, voyage qui le marque fortement, et dont la trace, avant tout aux premiers chapitres, reste indélébile. Même au niveau formel, le roman est peu typique, relaté comme il est à la première personne par un narrateur étranger.*

*Tout concourt donc à considérer ce roman comme unique dans la fiction du dix-neuvième siècle. Et pourtant il reste relativement inconnu. Il n'existe à ce jour aucune édition critique, et à plus forte raison aucune édition annotée<sup>1</sup>. L'étendue et l'exactitude des références littéraires et documentaires, les variantes visibles dans les éditions et la complexe genèse du roman restent par conséquent peu explorées.*

*L'idée génératrice, celle de voyager sous terre, est entrée dans la mémoire collective mondiale, mais inévitablement passée par le crible des versions cinématographiques, qui n'empruntent au roman guère*

1. Une édition annotée et commentée a paru en anglais en 1992 (voir la Bibliographie).



que le titre, tout en trahissant invariablement son sens. Dans la version authentique — notion pourtant toute relative, comme nous le verrons —, le professeur Lidenbrock découvre un document runique codé qui formule la revendication d'un certain Arne Saknussemm d'être parti du volcan islandais Snæfell et d'avoir ainsi atteint le centre du globe. Délivrant son neveu Axel des étreintes de sa sœur adoptive, Graüben, engageant Hans, guide inébranlable, Lidenbrock traverse l'Islande et commence à descendre dans les entrailles. Le parcours est jalonné des couches géologiques du passé. Dans les profondeurs, après diverses péripéties, les trois hommes découvrent un monde perdu : une gigantesque caverne avec une mer de taille comparable, qui contient les plantes, les poissons et les animaux préhistoriques, dont certains restent bien vivants. Après un voyage en mer, ils trouvent le cadavre d'un homme blanc et croient apercevoir un homme géant qui pâtrait les mastodontes. Cependant, le chemin du centre est obstrué. S'abritant à bord de leur embarcation, les explorateurs font sauter l'obstacle, mais emportent la mer avec eux dans les boyaux de la terre. Le radeau est enfin pris dans une éruption, qui finit par les faire vomir sur les flancs du Stromboli.

Les premiers comptes rendus, copies conformes de la publicité de Hetzel, prétendent que Verne est un homme de science, notion absurde qui donnera naissance à un mythe universel. Ce qui échappe à la fois aux premiers critiques et aux réalisateurs modernes, c'est l'impulsion fondamentale du romancier, qui révèle pourtant ses propres mécanismes dans les ouvrages du début, au grand air de famille.

*Les mêmes trios de voyageurs masculins peuplent non seulement les récits autobiographiques, Joyeuses misères de trois voyageurs en Scandinavie (écrit en 1861-1862) et Voyage en Angleterre et en Écosse (1859-1860), mais également Les Aventures du capitaine Hatteras et Voyage au centre de la terre. Tous les quatre empruntent à la même littérature d'exploration et de voyage hyperboréens, tous baignent dans la même ambiance nordique d'angoisse et de mystère, tous mettent en scène les mêmes labyrinthes, orages électriques et volcans, tous emploient les techniques, les structures et les métaphores semblables. Ils se passent tous dans la même petite aire géographique, essentiellement les deux rivages opposés de la mer du Nord. Les quatre se structurent selon la distance accomplie, assimilant le bonheur au progrès vers le nord pour calibrer la quête monomaniaque des vides contrées septentrionales. La nudité des paysages romantiques permet l'admiration des formes naturelles : les réseaux linéarisés et les sensuelles courbes imbriquées cèdent à la poussée des droites brutales, la nature se marie avec l'artifice, la réalité avec l'imagination. La vision distinctive de Verne, son aspiration, à l'instar de ses modèles, les peintres, de « voir en voyage [d]es choses... qui n'existent pas » (Joyeuses misères), désir qui le propulse toujours plus loin de la France, désir interrompu après une seule journée dans le paradis des hautes terres écossaises, mais rénové, refondu, renaissant dans l'air pur de Norvège, génère, au sens quasi mathématique, les quatre ouvrages et même tous Les Voyages extraordinaires. La géographie particulière de Chantenay et Nantes, où Verne passe ses jeunes années, et à partir*

*de laquelle, grâce à la Loire, tous les chemins mènent au nord, s'inscrit en plus grand sur le globe entier.*

*Dans ce roman, plus qu'ailleurs, Verne laisse libre cours à son imagination. Le désir crée la tension narrative, en se libérant toutefois, après les premiers chapitres, du corps féminin, se fixant à sa place sur la totalité du monde tangible. Le roman vibre d'énergie électrique, à la fois réprimée et exhibée, canalisée vers les chevaux, les mains, les plumes, les couteaux, les télescopes, les arbres, les champignons, les piliers, les tubes, les poches, les bourses et les outres. La terre même tremble, avec ses cimes blanches jumelées, ses vagues pointues, ses baies, ses fjords, ses orifices, ses fentes ; il en résulte une grande panoplie de lueurs, d'éruptions, d'effusions et de décharges. Mais la véritable originalité consisterait plutôt à aligner ces fixations à d'autres fonctions basement corporelles : les frissons, la transpiration, l'ingestion, la digestion, la gestation et l'expulsion. La matière ignoble des épisodes scatologiques visibles dans les lettres de jeunesse se transmute glorieusement en or et en diamants. La sensualité se fond dans un monde qui n'est que le double de la conscience qui le perçoit — et de l'inconscient. Pour les critiques de tendance psychanalytique, le roman foisonne de riches veines aurifères.*

## Personnages

*Souvent les idées avancées dans le roman passent par le prisme des personnages, qui, tout en étant peu conventionnels, paraissent assez variés.*

*Les lubies, parfois verbales, du couple opposé mais complémentaire de Lidenbrock et d'Axel contribuent à la création d'une complexité et d'une subtilité surprenantes. Tous deux usent et abusent des jeux de mots, de la repartie, de la volte-face, de la litote ou de l'exagération poussée jusqu'à la contradiction.*

*La description initiale de Lidenbrock par ses tics et excentricités révèle les magmas volcaniques qui bouillonnent en lui. C'est un obsédé électrisé, un monomane borné, tellement impatient qu'il pousse les wagons avec ses pieds et tire sur les plantes. Sa devise, « En avant ! », le propulse en ligne droite, d'abord vers le nord, puis vers le centre, en refusant tout détour et tout recul : c'est un être linéaire, un homme des perpendiculaires. L'ironie du portrait, du moins dans la version publiée, ne se fait jamais mordante : le professeur a du cœur, c'est même un homme de cœur. À ses qualités de savoir, de raison, d'intelligence, d'énergie, d'audace, l'on ne peut guère opposer qu'un brin d'excitation, de distraction et de cécité.*

*Le neveu de dix-neuf ans est souvent vu du dehors, au travers d'une perspective postérieure, car Axel le narrateur en sait plus qu'Axel le personnage. Au début passif, canevas blanc, sans volition, il réagit plus qu'il n'agit. Ses désirs se limitent à la gourmandise et aux tête-à-tête avec Graüben ; ses vertus, à la bonne humeur, la spontanéité et le scepticisme. Peu à peu les rôles s'inversent et, à la fin de l'aventure, initié dans le monde adulte, Axel acquiert les caractéristiques et même les fonctions du professeur : la passion, la volonté et le*

*tempérament, qualités nécessaires à la création. Si Lidenbrock ne produit que d'ennuyeux ouvrages scientifiques peu vendus, le neveu écrit le best-seller que nous sommes destinés à lire.*

*Axel arrive parfois à confondre son oncle en posant des questions simples qui ne peuvent guère recevoir de réponse, comme l'énigme de la chaleur interne de la terre. L'humour vernien subvertit tout artifice, toute prétention, toute hypocrisie, en amenant une confrontation avec la dure leçon des faits — et avec la motivation cachée des personnages. Sont ainsi exposés les réseaux de désir, un labyrinthe des sens, en ce qui concerne en particulier la libido. La correspondance vernienne révèle une imagination grivoise débordante, ainsi qu'un souhait de l'employer dans la fiction. Dans Voyage, pour échapper aux ciseaux de Hetzel, il faut qu'elle soit déguisée, codée, revêtue d'une surface rassurante, cachée dans le labyrinthe du sens.*

*Hans l'Islandais sert de faire-valoir, de cas limite psychologique, gouverné comme il l'est par le flegme, la rationalité et l'utilité. Puisqu'il ne partage pas de langue avec Axel, ses énoncés se réduisent aux substantifs. Altruiste mais cachottier, courageux mais froid, compétent et entreprenant mais peu créatif : en tant qu'homme du Nord, l'étincelle vitale lui fait défaut et même le choc de la boule de feu électrique ne saurait lui rendre la vie.*

Un roman scientifique ?

*Si Voyage au centre de la terre contient de la science, classer le roman dans la catégorie de*

*l'anticipation et, à plus forte raison, de la science-fiction reviendrait à un contre-sens ; toute tentative de le placer dans ce genre est toujours vigoureusement démentie par Verne lui-même. En aucun cas Voyage n'est-il tourné vers l'avenir ; et le terme même de science-fiction, évidemment anachronique et de forme allogène, se trouve à l'opposé de la visée des récits de voyage verniens, qui cherchent la plausibilité maximale, tout en s'enracinant dans la culture traditionnelle, et non l'exploration d'autres univers. Les romans du début, les plus réussis, consistent en de simples aventures, confrontant les hommes seuls à la nature, sans message à véhiculer, sans bagage à transporter : Verne à l'état naturel, avant qu'il embarque les chiens, les femmes et les minorités ethniques, avant qu'il ne récupère le bric-à-brac idéologique de l'éditeur et ne serve de porte-valise conceptuel au grand public international.*

*La science de Verne semble peu orthodoxe. Tout son effort dans Voyage est employé à recouvrir les lacunes du savoir, plutôt qu'à les combler. Le romancier glisse sur les sujets ardues en opposant l'érudition du professeur à la naïveté et à l'ignorance du neveu. Verne transmute ses importantes recherches documentaires pour les intégrer de manière organique dans son récit, en recourant au dialogue, à la relation maître-élève, au point de vue variable, à la relativisation, même à la subversion du discours scientifique. Il est vrai que les listes ingénues et indigestes, peu enjolivées mais plus ou moins justifiées par le contexte, commencent déjà à apparaître dans le roman de 1864. Toutefois, comme s'il voulait mieux pointer du doigt la candeur de*

*la simple juxtaposition hetzélienne de l'éducation et de la récréation, l'auteur s'y montre en maître en simplification sans trahison et en vulgarisation créatrice.*

*Verne rend accessibles les connaissances de son temps, qu'elles soient ou non scientifiques, en se servant de modèles, d'analogies et de métaphores, en faisant appel à l'intuition et au sens commun. Montrer les débats et les querelles des savants, leur volonté d'autopromotion cachée sous le ton de la neutralité, contribue à la déconstruction du savoir. Le langage, désuet ou naïf — en témoignent des termes tels « élastique », « fentes », « trou », « os », « monstres » —, est concret, terre à terre même, frôlant quelquefois le vulgaire. Les mots d'aspect savant — « japétique », « dévonien », « sublimer » — sont insérés dans le texte pour impressionner les lecteurs naïfs.*

*Certes la structure du roman, l'équivalence du temps et de l'espace, est empruntée à la science. Abandonnant le dix-neuvième siècle, les héros remontent les époques tout en descendant sous terre, devenant eux-mêmes « antédiluviens » ou « fossiles ». Le narrateur joue fidèlement le jeu : les ères se succèdent « rapidement », l'on parle même, dans une tentative à la sincérité douteuse de réconcilier la science et la religion, des « premières heures du monde ». L'absurdité des interprétations littérales de la Genèse se heurte ainsi à l'inversion de la flèche du temps et au savoir contemporain : la perspective vernienne, la méthodologie si l'on veut, est spécifiquement littéraire, elle échappe à la pesante machinerie scientifique faite d'hypothèses*

*vérifiables et de preuves statistiques, à la gangue dévote, pour s'envoler dans les airs raréfiés d'un autre monde, libre des contraintes du quotidien, pour le refaire à neuf à sa guise.*

*Le roman contient en réalité infiniment plus de mystère, d'invéraisemblances et d'ambivalence que le laisserait penser le portrait traditionnel de Verne en apôtre du positivisme. Comme pour mieux souligner le statut intrinsèquement fictionnel du récit, bien des affirmations scientifiques d'Axel le narrateur seront contredites avant la fin du livre. L'idée même de descendre au centre de la terre est remplie d'absurdités, comme Verne le sait.*

*L'histoire de l'homme, de même, est truffée de pétitions de principe. L'humanité existe-t-elle dès le début du globe, notion toujours en vigueur dans ce milieu du siècle ? Les êtres découverts sous terre sont-ils autochtones ? Sont-ils apparentés aux Européens modernes et/ou aux premiers hommes ?*

*Il serait illusoire de chercher une cohérence dans les théories verniennes, qu'elles soient philosophiques, scientifiques ou narratologiques, tendance malheureuse d'une partie de la critique actuelle, qui néglige invariablement d'ouvrir la boîte de Pandore de la totalité de la production vernienne. Il suffit de regarder certaines nouvelles de Verne pour comprendre que toute conclusion scientifique imposée aux écrits est vouée aux gémonies. Le mythe selon lequel Verne serait un écrivain scientifique a été en réalité créé de toutes pièces par l'éditeur, qui n'hésite pas à plaquer d'illisibles parenthèses didactiques sur le récit vernien, naturellement économe et à la touche légère, déformant souvent son*



*essence — et qui martèle cette notion pernicieuse dans ses nombreuses présentations publicitaires.*

*Il est évident que Verne n'accepte pas la théorie de l'évolution, en partie pour des raisons religieuses. Mais trop insister sur ce point reviendrait à tomber dans le piège déjà identifié : tout au plus l'auteur pose-t-il les questions, sème-t-il les indices ambigus et oppose-t-il la science moderne au naturalisme et à la philosophie, la théorie livrésque à la pratique concrète. Verne est assurément antithéorique, certainement pragmatique, éventuellement matérialiste, systématiquement sceptique.*

*Tous les domaines de la connaissance sont ainsi subordonnés à ses conceptions personnelles du monde. Comme il le dit pour s'opposer aux « experts » qui critiquent la psychiatrie et la médecine dans L'Île mystérieuse, les besoins du récit, déterminant de manière autonome les règles de la vraisemblance et même de la vérité, fruits de son expérience propre, irrémédiablement subjectifs, prévalent sur toute théorie scientifique ou se voulant telle, et sont seuls maîtres après Dieu. La rigueur vernienne est faite de mythes et de métaphores, d'artifices et d'art ; le romancier conteste toute récupération, toute dérive de sa mission, obstinément littéraire.*

## Entre romantisme et réalisme

*Dans quel mouvement convient-il de placer Verne, contemporain de Constant et de Green, de Balzac et de Mauriac ? La question n'a guère reçu de réponse à ce jour, peut-être à cause de*

son bannissement dans les limbes de la littérature enfantine ou de la littérature de genre, mais peut-être aussi parce que la littérarité de Verne, comme l'électricité de Nemo, n'est « pas comme celle des autres ».

Si l'influence directe des romantiques est souvent difficile à cerner chez Verne, Voyage au centre de la terre constitue l'exception qui confirme la règle. Plus que dans les autres romans, Verne y transmet un sens de la mélancolie, du mal du siècle, de doutes existentiels ; une tendance à fuir la société pour trouver une consolation dans la nature ; un langage qui se veut parfois poétique, baroque même, anarchique, avec sa pléthore d'adjectifs, de verbes à l'imparfait et de phrases élancées ; la recherche de l'absolu, du transcendant, de l'indicible, de choses qui ne se trouvent plus en ce bas monde ; une obsession du temps et de l'impermanence, du vieillissement et de la mort ; une fuite dans le passé, une interrogation sur les origines. L'astre vernien subit ici l'attraction des suprêmes frémissements du romantisme expirant.

Mais Verne est en même temps résolument réaliste : une préférence pour les vertus mâles, une antipathie viscérale pour le psychologisme et pour toute tentative, nécessairement vaine, de sonder les abîmes des pensées et des sentiments. Son style est souvent fait de phrases courtes et directes, se voulant sans effets rhétoriques, sans concession, sans fioriture, classique, atemporel, d'inspiration scientifique ou même journalistique, irrévérent, réductionniste, frôlant parfois le nihiliste. La schizophrénie du style vernien se voit plus particulièrement dans

*les listes des noms, errements interminables qui en même temps font valoir et subvertissent l'étendue, sinon la profondeur, de la recherche vernienne. C'est, paradoxalement, la réunion de toutes ces phrases plates — rien que des substantifs, selon le mot apocryphe de Rimbaud —, de tous ces verbes nus, de tous ces tropes positivistes, qui accouche des passages enfiévrés au discours direct le plus libre, des rêveries les plus fantastiques, des adjectifs les plus hauts en couleur, des désirs les plus inavouables, des paroxysmes les plus ineffables.*

### Roman de fuite

*Pourquoi les héros de Voyage au centre de la terre sont-ils allemands, plutôt que français, nationalité avec laquelle l'empathie du lecteur devrait en principe mieux s'établir ? La réponse, aux aspects autobiographiques et historiques, pourrait se trouver dans les obstacles que Verne a rencontrés dans sa carrière au tout début des années 1860. Ses premiers héros sont autochtones mais malencontreux : les bien nommés Jules Deguay dans Un prêtre en 1839 (v. 1845), inachevé, et Michel Dufrenoy dans Paris au xx<sup>e</sup> siècle (1860 et 1863), récit qui lui aussi échoue, mourant de l'hostilité de Hetzel et de l'indifférence des Parisiens. Par la suite, Verne n'osera plus placer au centre de la scène, du moins romanesque, les Français, qui occuperont plutôt les rôles de scribe, de faire-valoir, d'amuseur public, voire d'inventeur fou et aigri. Leur place est prise, dans les grands romans, par les monomaniaques solitaires ou les groupements*

*solidaires, très rarement latins, tous plus ou moins anglo-saxons.*

*Mais pourquoi l'Allemagne en particulier ? Sans doute parce qu'il faut proposer à la fois un modèle et un antimodèle, non seulement une démonstration du droit à la différence, mais aussi une comparaison qui permette l'exploration de ses propres forces et faiblesses. Nation sœur, jumelle siamoise séparée, rival territorial, culturel et — c'est ici que le bât blesse — industriel et militaire. Dans les romans suivants, principalement ceux d'après 1870, Verne ne pourra plus guère écrire calmement sur l'outre-Rhin, mais dans Voyage, on apprend qu'y vivent des êtres humains comme les autres. Axel et Lidenbrock pourraient à la limite passer, par une nuit obscure, pour des Français.*

*Dans Paris, Verne avait rêvé de peindre la société moderne, dans tout son cloisonnement urbain, toute sa frénésie inculte, toute sa froideur voulue, toute sa férocité inconsciente : de « secouer, jusqu'en ses fondements, la société moderne, par l'audace et la cruauté de ses peintures<sup>1</sup> ». Obligé d'y renoncer, il cherche le modèle de société le plus éloigné, culturellement et géographiquement, du centre du monde civilisé. Tous ses romans seront, peu ou prou, et jusqu'à épuisement des espaces de liberté, des idylles rurales, des échappées exotiques, en un mot des robinsonnades. Peu importe que l'on soit gelé ou chauffé à blanc, déchiqueté par les anthropophages*

1. Dans un entretien de 1898, reproduit dans Daniel Compère et Jean-Michel Margot (éd.), *Entretiens avec Jules Verne*, Genève, Slatkine, 1998, p. 136.

*Ouvrage couronné par l'Académie française.*

JULES VERNE

VOYAGE AU CENTRE  
DE  
LA TERRE

VIGNETTES PAR RIOU

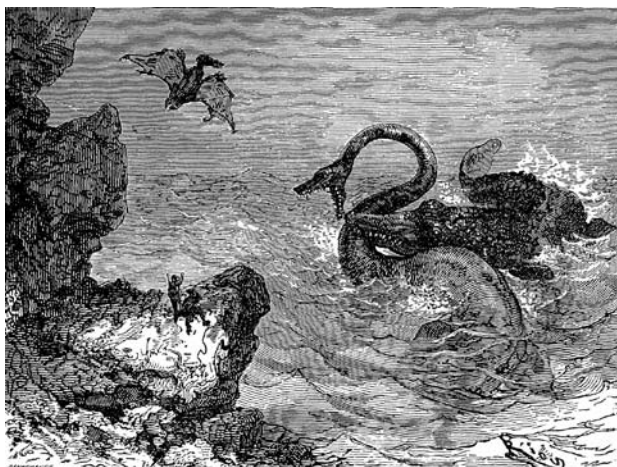


BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION  
J. HETZEL ET C<sup>e</sup>, 18, RUE JACOB

PARIS

VOYAGE AU CENTRE  
DE LA TERRE





## CHAPITRE I

Le 24 mai 1863, un dimanche, mon oncle, le professeur Lidenbrock, revint précipitamment vers sa petite maison située au numéro 19 de Königstrasse, l'une des plus anciennes rues du vieux quartier de Hambourg<sup>1</sup>.

La bonne Marthe<sup>2</sup> dut se croire fort en retard, car le dîner commençait à peine à chanter sur le fourneau de la cuisine.

« Bon, me dis-je, s'il a faim, mon oncle, qui est le plus impatient des hommes, va pousser des cris de détresse.

— Déjà M. Lidenbrock ! s'écria la bonne Marthe stupéfaite, en entrebâillant la porte de la salle à manger.



— Oui, Marthe ; mais le dîner a le droit de ne point être cuit, car il n'est pas deux heures. La demie vient à peine de sonner à Saint-Michel<sup>1</sup>.

— Alors pourquoi M. Lidenbrock rentre-t-il ?

— Il nous le dira vraisemblablement.

— Le voilà ! je me sauve, monsieur Axel<sup>2</sup>, vous lui ferez entendre raison. »

Et la bonne Marthe regagna son laboratoire culinaire.

Je restai seul. Mais de faire entendre raison au plus irascible des professeurs, c'est ce que mon caractère un peu indécis ne me permettait pas. Aussi je me préparais à regagner prudemment ma petite chambre du haut, quand la porte de la rue cria sur ses gonds ; de grands pieds firent craquer l'escalier de bois, et le maître de la maison, traversant la salle à manger, se précipita aussitôt dans son cabinet de travail.

Mais, pendant ce rapide passage, il avait jeté dans un coin sa canne à tête de casse-noisette, sur la table son large chapeau à poils rebroussés, et à son neveu ces paroles retentissantes :

« Axel, suis-moi ! »

Je n'avais pas eu le temps de bouger que le professeur me criait déjà avec un vif accent d'impatience :

« Eh bien ! tu n'es pas encore ici ? » Je m'élançai dans le cabinet de mon redoutable maître. Otto Lidenbrock n'était pas un méchant homme, j'en conviens volontiers ; mais, à moins de changements improbables, il mourra dans la peau d'un terrible original.

Il était professeur au Johannæum<sup>3</sup>, et faisait un

cours de minéralogie pendant lequel il se mettait régulièrement en colère une fois ou deux. Non point qu'il se préoccupât d'avoir des élèves assidus à ses leçons, ni du degré d'attention qu'ils lui accordaient, ni du succès qu'ils pouvaient obtenir par la suite ; ces détails ne l'inquiétaient guère. Il professait « subjectivement », suivant une expression de la philosophie allemande, pour lui et non pour les autres. C'était un savant égoïste, un puits de science dont la poulie grinçait quand on en voulait tirer quelque chose : en un mot, un avare.

Il y a quelques professeurs de ce genre en Allemagne. Mon oncle, malheureusement, ne jouissait pas d'une extrême facilité de prononciation, sinon dans l'intimité, au moins quand il parlait en public, et c'est un défaut regrettable chez un orateur. En effet, dans ses démonstrations au Johannæum, souvent le professeur s'arrêtait court ; il luttait contre un mot récalcitrant qui ne voulait pas glisser entre ses lèvres, un de ces mots qui résistent, se gonflent et finissent par sortir sous la forme peu scientifique d'un juron. De là, grande colère.

Or, il y a en minéralogie bien des dénominations semi-grecques, semi-latines, difficiles à prononcer, de ces rudes appellations qui écorcheraient les lèvres d'un poète. Je ne veux pas dire du mal de cette science. Loin de moi. Mais lorsqu'on se trouve en présence des cristallisations rhomboédriques, des résines rétinaspaltes, des gehlenites, des fangasites, des molybdates de plomb, des tungstates de manganèse et des titanates de zircon, il est permis à la langue la plus adroite de fourcher<sup>1</sup>.

Donc, dans la ville, on connaissait cette

pardonnable infirmité de mon oncle, et on en abusait, et on l'attendait aux passages dangereux, et il se mettait en fureur, et l'on riait, ce qui n'est pas de bon goût, même pour des Allemands. Et s'il y avait toujours grande affluence d'auditeurs aux cours de Lidenbrock, combien les suivaient assidûment qui venaient surtout pour se déridier aux belles colères du professeur !

Quoi qu'il en soit, mon oncle, je ne saurais trop le dire, était un véritable savant. Bien qu'il cassât parfois ses échantillons à les essayer trop brusquement, il joignait au génie du géologue l'œil du minéralogiste. Avec son marteau, sa pointe d'acier, son aiguille aimantée, son chalumeau et son flacon d'acide nitrique, c'était un homme très fort. À la cassure, à l'aspect, à la dureté, à la fusibilité, au son, à l'odeur, au goût d'un minéral quelconque, il le classait sans hésiter parmi les six cents espèces que la science compte aujourd'hui.

Aussi le nom de Lidenbrock retentissait avec honneur dans les gymnases et les associations nationales. MM. Humphry Davy, de Humboldt, les capitaines Franklin et Sabine<sup>1</sup>, ne manqueraient pas de lui rendre visite à leur passage à Hambourg. MM. Becquerel, Ebelmen, Brewster, Dumas, Milne-Edwards, Sainte-Claire Deville<sup>2</sup>, aimaient à le consulter sur des questions les plus palpitantes de la chimie. Cette science lui devait d'assez belles découvertes, et, en 1853, il avait paru à Leipzig un *Traité de Cristallographie transcendante*, par le professeur Otto Lidenbrock,

grand in-folio avec planches, qui cependant ne fit pas ses frais.

Ajoutez à cela que mon oncle était conservateur du musée minéralogique de M. Struve<sup>1</sup>, ambassadeur de Russie, précieuse collection d'une renommée européenne.

Voilà donc le personnage qui m'interpellait avec tant d'impatience. Représentez-vous un homme grand, maigre, d'une santé de fer, et d'un blond juvénile qui lui ôtait dix bonnes années de sa cinquantaine. Ses gros yeux roulaient sans cesse derrière des lunettes considérables ; son nez, long et mince, ressemblait à une lame affilée ; les méchants prétendaient même qu'il était aimanté et qu'il attirait la limaille de fer. Pure calomnie : il n'attirait que le tabac, mais en grande abondance, pour ne point mentir.

Quand j'aurai ajouté que mon oncle faisait des enjambées mathématiques d'une demi-toise, et si je dis qu'en marchant il tenait ses poings solidement fermés, signe d'un tempérament impétueux, on le connaîtra assez pour ne pas se montrer friand de sa compagnie.

Il demeurait dans sa petite maison de Königstrasse, une habitation moitié bois, moitié brique, à pignon dentelé<sup>2</sup> ; elle donnait sur l'un de ces canaux sinueux qui se croisent au milieu du plus ancien quartier de Hambourg que l'incendie de 1842<sup>3</sup> a heureusement respecté.

La vieille maison penchait un peu, il est vrai, et tendait le ventre aux passants ; elle portait son toit incliné sur l'oreille, comme la casquette d'un étudiant de la Tugendbund<sup>4</sup> ; l'aplomb de ses

lignes laissait à désirer ; mais, en somme, elle se tenait bien, grâce à un vieil orme vigoureusement encastré dans la façade, qui poussait au printemps ses bourgeons en fleurs à travers les vitraux des fenêtres.

Mon oncle ne laissait pas d'être riche pour un professeur allemand. La maison lui appartenait en toute propriété, contenant et contenu. Le contenu, c'était sa filleule Graüben, jeune Virlandaise<sup>1</sup> de dix-sept ans, la bonne Marthe et moi. En ma double qualité de neveu et d'orphelin, je devins son aide-préparateur dans ses expériences.

J'avouerai que je mordis avec appétit aux sciences géologiques ; j'avais du sang de minéralogiste dans les veines, et je ne m'ennuyais jamais en compagnie de mes précieux cailloux.

En somme, on pouvait vivre heureux dans cette maisonnette de Königstrasse, malgré les impatiences de son propriétaire, car, tout en s'y prenant d'une façon un peu brutale, celui-ci ne m'en aimait pas moins. Mais cet homme-là ne savait pas attendre, et il était plus pressé que nature.

Quand, en avril, il avait planté dans les pots de faïence de son salon des pieds de réséda ou de volubilis, chaque matin il allait régulièrement les tirer par les feuilles afin de hâter leur croissance<sup>2</sup>.

Avec un pareil original, il n'y avait qu'à obéir. Je me précipitai donc dans son cabinet.



*Otto Lidenbrock était un homme grand, maigre (p. 41).*

## CHAPITRE II

Ce cabinet était un véritable musée. Tous les échantillons du règne minéral s'y trouvaient étiquetés avec l'ordre le plus parfait, suivant les trois grandes divisions des minéraux inflammables, métalliques et lithoïdes<sup>1</sup>.

Comme je les connaissais, ces bibelots de la science minéralogique ! Que de fois, au lieu de muser avec les garçons de mon âge, je m'étais plu à épousseter ces graphites, ces anthracites, ces houilles, ces lignites, ces tourbes ! Et les bitumes, les résines, les sels organiques qu'il fallait préserver du moindre atome de poussière ! Et ces métaux, depuis le fer jusqu'à l'or, dont la valeur relative disparaissait devant l'égalité absolue des spécimens scientifiques ! Et toutes ces pierres qui eussent suffi à reconstruire la maison de Königstrasse, même avec une belle chambre de plus, dont je me serais si bien arrangé !

Mais, en entrant dans le cabinet, je ne songeais guère à ces merveilles. Mon oncle seul occupait ma pensée. Il était enfoui dans son large fauteuil garni de velours d'Utrecht, et tenait entre les mains un livre qu'il considérait avec la plus profonde admiration.

« Quel livre ! quel livre ! » s'écriait-il.

Cette exclamation me rappela que le professeur Lidenbrock était aussi bibliomane à ses moments perdus ; mais un bouquin n'avait de prix à ses yeux qu'à la condition d'être introuvable, ou tout au moins illisible.

« Eh bien ! me dit-il, tu ne vois donc pas ? Mais c'est un trésor inestimable que j'ai rencontré ce matin en furetant dans la boutique du Juif Hevelius<sup>1</sup>.

— Magnifique ! » répondis-je avec un enthousiasme de commande. En effet, à quoi bon ce fracas pour un vieil in-quarto dont le dos et les plats

semblaient faits d'un veau grossier, un bouquin jaunâtre auquel pendait un signet décoloré ?

Cependant les interjections admiratives du professeur ne discontinuaient pas.

« Vois, disait-il, en se faisant à lui-même demandes et réponses ; est-ce assez beau ? Oui, c'est admirable ! Et quelle reliure ! Ce livre s'ouvre-t-il facilement ? Oui, car il reste ouvert à n'importe quelle page ! Mais se ferme-t-il bien ? Oui, car la couverture et les feuilles forment un tout bien uni, sans se séparer ni bâiller en aucun endroit ! Et ce dos qui n'offre pas une seule brisure après sept cents ans d'existence ! Ah ! voilà une reliure dont Bozerian, Closs ou Purgold<sup>1</sup> eussent été fiers ! »

En parlant ainsi, mon oncle ouvrait et fermait successivement le vieux bouquin. Je ne pouvais faire moins que de l'interroger sur son contenu, bien que cela ne m'intéressât aucunement.

« Et quel est donc le titre de ce merveilleux volume ? demandai-je avec un empressement trop enthousiaste pour n'être pas feint.

— Cet ouvrage ! répondit mon oncle en s'animant, c'est l'Heims-Kringla de Snorre Turleson<sup>2</sup>, le fameux auteur islandais du douzième siècle ! C'est la Chronique des princes norvégiens qui régnerent en Islande !

— Vraiment ! m'écriai-je de mon mieux, et sans doute c'est une traduction en langue allemande ?

— Bon ! riposta vivement le professeur, une traduction ! Et qu'en ferais-je de ta traduction ? Qui se soucie de ta traduction ? Ceci est l'ouvrage original en langue islandaise, ce magnifique



idiome, riche et simple à la fois, qui autorise les combinaisons grammaticales les plus variées et de nombreuses modifications de mots !

— Comme l'allemand, insinuai-je avec assez de bonheur.

— Oui, répondit mon oncle en haussant les épaules, sans compter que la langue islandaise admet les trois genres comme le grec et décline les noms propres comme le latin !

— Ah ! fis-je un peu ébranlé dans mon indifférence, et les caractères de ce livre sont-ils beaux ?

— Des caractères ! Qui te parle de caractères, malheureux Axel ? Il s'agit bien de caractères ! Ah ! tu prends cela pour un imprimé ? Mais, ignorant, c'est un manuscrit, et un manuscrit runique<sup>1</sup> !...

— Runique ?

— Oui ! Vas-tu me demander maintenant de t'expliquer ce mot ?

— Je m'en garderai bien », répliquai-je avec l'accent d'un homme blessé dans son amour-propre.

Mais mon oncle continua de plus belle et m'instruisit, malgré moi, de choses que je ne tenais guère à savoir.

« Les runes, reprit-il, étaient des caractères d'écriture usités autrefois en Islande, et, suivant la tradition, ils furent inventés par Odin<sup>2</sup> lui-même ! Mais regarde donc, admire donc, impie, ces types qui sont sortis de l'imagination d'un dieu ! »

Ma foi, faute de réplique, j'allais me prosterner, genre de réponse qui doit plaire aux dieux comme aux rois, car elle a l'avantage de ne jamais les embarrasser, quand un incident vint détourner

le cours de la conversation Ce fut l'apparition d'un parchemin crasseux qui glissa du bouquin et tomba à terre.

Mon oncle se précipita sur ce brimborion avec une avidité facile à comprendre. Un vieux document, enfermé peut-être depuis un temps immémorial dans un vieux livre, ne pouvait manquer d'avoir un haut prix à ses yeux.

« Qu'est-ce que cela ? » s'écria-t-il.

Et, en même temps, il déployait soigneusement sur sa table un morceau de parchemin long de cinq pouces, large de trois, et sur lequel s'allongeaient, en lignes transversales, des caractères de grimoire.

En voici le fac-similé exact. Je tiens à faire connaître ces signes bizarres, car ils amenèrent le professeur Lidenbrock et son neveu à entreprendre la plus étrange expédition du dix-neuvième siècle :

Ж. А К И М	Т У А Т П Т П	Н Т Т П П Б П
Н П Т У М П Ф	П К Т Т П Т Ф	П П Т Б А Г Т
Г Т У П П У П	П Т А П Т Т П	П П П Б А А П
Т У Т П П П П	П П П Т П Т	А А П П П П
П Т П П П П	П П П П П П	П П П П П П
П П П П П П	Т Т П П П П	П П П П П П
Б П, П П П	П П П П П П	П П П П П П

Le professeur considéra pendant quelques instants cette série de caractères ; puis il dit en relevant ses lunettes :

« C'est du runique ; ces types sont absolument identiques à ceux du manuscrit de Snorre

Turleson ! Mais... qu'est-ce que cela peut signifier ? »

Comme le runique me paraissait être une invention de savants pour mystifier le pauvre monde, je ne fus pas fâché de voir que mon oncle n'y comprenait rien. Du moins cela me sembla ainsi au mouvement de ses doigts qui commençaient à s'agiter terriblement.

« C'est pourtant du vieil islandais ! » murmurait-il entre ses dents.

Et le professeur Lidenbrock devait bien s'y connaître, car il passait pour être un véritable polyglotte. Non pas qu'il parlât couramment les deux mille langues et les quatre mille idiomes employés à la surface du globe, mais enfin il en savait sa bonne part.

Il allait donc, en présence de cette difficulté, se livrer à toute l'impétuosité de son caractère, et je prévoyais une scène violente, quand deux heures sonnèrent au petit cartel de la cheminée.

Aussitôt la bonne Marthe ouvrit la porte du cabinet en disant :

« La soupe est servie.

— Au diable la soupe, s'écria mon oncle, et celle qui l'a faite, et ceux qui la mangeront ! »

Marthe s'enfuit. Je volai sur ses pas, et, sans savoir comment, je me trouvai assis à ma place habituelle dans la salle à manger.

J'attendis quelques instants. Le professeur ne vint pas. C'était la première fois, à ma connaissance, qu'il manquait à la solennité du dîner. Et quel dîner, cependant ! Une soupe au persil, une omelette au jambon relevée d'oseille à la muscade,

une longue de veau à la compote de prunes, et, pour dessert, des crevettes au sucre, le tout arrosé d'un joli vin de la Moselle<sup>1</sup>.

Voilà ce, qu'un vieux papier allait coûter à mon oncle. Ma foi, en qualité de neveu dévoué, je me crus obligé de manger pour lui, en même temps que pour moi. Ce que je fis en conscience.



*Il demeurait dans sa petite maison de Königstrasse (p. 41).*

« Je n'ai jamais vu chose pareille ! disait la bonne Marthe. M. Lidenbrock qui n'est pas à table !

— C'est à ne pas le croire.

— Cela présage quelque événement grave ! » reprenait la vieille servante, hochant la tête.

Dans mon opinion, cela ne présageait rien, sinon une scène épouvantable quand mon oncle trouverait son dîner dévoré.

J'en étais à ma dernière crevette, lorsqu'une voix retentissante m'arracha aux voluptés du dessert. Je ne fis qu'un bond de la salle dans le cabinet.

### CHAPITRE III

« C'est évidemment du runique, disait le professeur en fronçant le sourcil. Mais il y a un secret, et je le découvrirai, sinon... »

Un geste violent acheva sa pensée.

« Mets-toi là, ajouta-t-il en m'indiquant la table du poing, et écris. »

En un instant je fus prêt.

« Maintenant, je vais te dicter chaque lettre de notre alphabet qui correspond à l'un de ces caractères islandais. Nous verrons ce que cela donnera. Mais, par saint Michel<sup>1</sup> ! garde-toi bien de te tromper ! »

La dictée commença. Je m'appliquai de mon mieux. Chaque lettre fut appelée l'une après l'autre, et forma l'incompréhensible succession des mots suivants :

<i>mm.rnlls</i>	<i>esreuel</i>	<i>seecJde</i>
<i>sgtssmf</i>	<i>unteief</i>	<i>niedrke</i>
<i>kt,samn</i>	<i>atrateS</i>	<i>Saodrrn</i>
<i>emtnaeI</i>	<i>nuaect</i>	<i>rrilSa.</i>
<i>Atvaar</i>	<i>.nscrc</i>	<i>ieaabs</i>
<i>ccdrmi</i>	<i>eeutul</i>	<i>frantu</i>
<i>dt,iac</i>	<i>oseibo</i>	<i>KediiI</i>

Quand ce travail fut terminé, mon oncle prit vivement la feuille sur laquelle je venais d'écrire, et il l'examina longtemps avec attention.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » répétait-il machinalement.

Sur l'honneur, je n'aurais pu le lui apprendre. D'ailleurs il ne m'interrogea pas, et il continua de se parler à lui-même :

« C'est ce que nous appelons un cryptogramme, disait-il, dans lequel le sens est caché sous des lettres brouillées à dessein, et qui convenablement disposées formeraient une phrase intelligible. Quand je pense qu'il y a là peut-être l'explication ou l'indication d'une grande découverte ! »

Pour mon compte, je pensais qu'il n'y avait absolument rien, mais je gardai prudemment mon opinion.

Le professeur prit alors le livre et le parchemin, et les compara tous les deux.

« Ces deux écritures ne sont pas de la même main, dit-il ; le cryptogramme est postérieur au livre, et j'en vois tout d'abord une preuve irréfutable. En effet, la première lettre est une double M qu'on chercherait vainement dans le livre de

Turleson, car elle ne fut ajoutée à l'alphabet islandais qu'au quatorzième siècle<sup>1</sup>. Ainsi donc, il y a au moins deux cents ans entre le manuscrit et le document. »

Cela, j'en conviens, me parut assez logique.

« Je suis donc conduit à penser, reprit mon oncle, que l'un des possesseurs de ce livre aura tracé ces caractères mystérieux. Mais qui diable était ce possesseur ? N'aurait-il point mis son nom en quelque endroit de ce manuscrit ? »

Mon oncle releva ses lunettes, prit une forte loupe, et passa soigneusement en revue les premières pages du livre. Au verso de la seconde, celle du faux titre, il découvrit une sorte de macule, qui faisait à l'œil l'effet d'une tache d'encre. Cependant, en y regardant de près, on distinguait quelques caractères à demi effacés. Mon oncle comprit que là était le point intéressant ; il s'acharna donc sur la macule et, sa grosse loupe aidant, il finit par reconnaître les signes que voici, caractères runiques qu'il lut sans hésiter :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

« Arne Saknussemm<sup>2</sup> ! s'écria-t-il d'un ton triomphant, mais c'est un nom cela, et un nom islandais encore, celui d'un savant du seizième siècle, d'un alchimiste célèbre ! »

Je regardai mon oncle avec une certaine admiration.

« Ces alchimistes, reprit-il, Avicenne, Bacon, Lulle, Paracelse<sup>3</sup>, étaient les véritables, les seuls savants de leur époque. Ils ont fait des découvertes

dont nous avons le droit d'être étonnés. Pourquoi ce Saknussem n'aurait-il pas enfoui sous cet incompréhensible cryptogramme quelque surprenante invention ? Cela doit être ainsi. Cela est. »

L'imagination du professeur s'enflammait à cette hypothèse.

« Sans doute, osai-je répondre, mais quel intérêt pouvait avoir ce savant à cacher ainsi quelque merveilleuse découverte ?

— Pourquoi ? pourquoi ? Eh ! le sais-je ? Galilée n'en a-t-il pas agi ainsi pour Saturne<sup>1</sup> ? D'ailleurs, nous verrons bien : j'aurai le secret de ce document, et je ne prendrai ni nourriture ni sommeil avant de l'avoir deviné.

— Oh ! pensai-je.

— Ni toi, non plus, Axel, reprit-il.

— Diable ! me dis-je, il est heureux que j'aie dîné pour deux !

— Et d'abord, fit mon oncle, il faut trouver la langue de ce "chiffre". Cela ne doit pas être difficile. »

À ces mots, je relevai vivement la tête. Mon oncle reprit son soliloque :

« Rien n'est plus aisé. Il y a dans ce document cent trente-deux lettres qui donnent soixante-dix-neuf consonnes contre cinquante-trois voyelles : or, c'est à peu près suivant cette proportion que sont formés les mots des langues méridionales, tandis que les idiomes du nord sont infiniment plus riches en consonnes. Il s'agit donc d'une langue du Midi. »

Ces conclusions étaient fort justes.

« Mais quelle est cette langue ? »



C'est là que j'attendais mon savant, chez lequel cependant je découvrais un profond analyste.

« Ce Saknussem, reprit-il, était un homme instruit ; or, dès qu'il n'écrivait pas dans sa langue maternelle, il devait choisir de préférence la langue courante entre les esprits cultivés du seizième siècle, je veux dire le latin. Si je me trompe, je pourrai essayer de l'espagnol, du français, de l'italien, du grec, de l'hébreu. Mais les savants du seizième siècle écrivaient généralement en latin. J'ai donc le droit de dire *a priori* : ceci est du latin. »

Je sautai sur ma chaise. Mes souvenirs de latiniste se révoltaient contre la prétention que cette suite de mots baroques pût appartenir à la douce langue de Virgile<sup>1</sup>.

« Oui ! du latin, reprit mon oncle, mais du latin brouillé.

— À la bonne heure ! pensai-je. Si tu le débrouilles, tu seras fin, mon oncle.

— Examinons bien, dit-il en reprenant la feuille sur laquelle j'avais écrit. Voilà une série de cent trente-deux lettres qui se présentent sous un désordre apparent. Il y a des mots où les consonnes se rencontrent seules comme le premier "mm. rnlls", d'autres où les voyelles, au contraire, abondent, le cinquième, par exemple, "unteief", ou l'avant-dernier, "oseibo". Or cette disposition n'a évidemment pas été combinée : elle est donnée *mathématiquement* par la raison inconnue qui a présidé à la succession de ces lettres. Il me paraît certain que la phrase primitive a été écrite régulièrement, puis retournée suivant une loi qu'il faut découvrir. Celui qui posséderait

la clef de ce “chiffre” le lirait couramment. Mais quelle est cette clef ? Axel, as-tu cette clef ? »



*Graüben était une charmante jeune fille blonde (p. 56).*

À cette question je ne répondis rien, et pour cause. Mes regards s'étaient arrêtés sur un charmant portrait suspendu au mur, le portrait de Graüben. La pupille de mon oncle se trouvait

alors à Altona<sup>1</sup>, chez une de ses parentes, et son absence me rendait fort triste, car, je puis l'avouer maintenant, la jolie Virlandaise et le neveu du professeur s'aimaient avec toute la patience et toute la tranquillité allemande. Nous nous étions fiancés à l'insu de mon oncle, trop géologue pour comprendre de pareils sentiments. Graüben était une charmante jeune fille blonde aux yeux bleus, d'un caractère un peu grave, d'un esprit un peu sérieux ; mais elle ne m'en aimait pas moins. Pour mon compte, je l'adorais, si toutefois ce verbe existe dans la langue tudesque ! L'image de ma petite Virlandaise me rejeta donc, en un instant, du monde des réalités dans celui des chimères, dans celui des souvenirs.

Je revis la fidèle compagne de mes travaux et de mes plaisirs. Elle m'aidait à ranger chaque jour les précieuses pierres de mon oncle ; elle les étiquetait avec moi. C'était une très forte minéralogiste que mademoiselle Graüben. Elle en eût remontré à plus d'un savant. Elle aimait à approfondir les questions ardues de la science. Que de douces heures nous avons passées à étudier ensemble ! et combien j'enviai souvent le sort de ces pierres insensibles qu'elle maniait de ses charmantes mains ! Puis, l'instant de la récréation venu, nous sortions tous les deux, nous prenions par les allées touffues de l'Alster<sup>2</sup>, et nous nous rendions de compagnie au vieux moulin goudronné qui fait si bon effet à l'extrémité du lac ; chemin faisant, on causait en se tenant par la main. Je lui racontais des choses dont elle riait de son mieux. On arrivait ainsi jusqu'au bord de

l'Elbe, et, après avoir dit bonsoir aux cygnes qui nagent parmi les grands nénuphars blancs, nous revenions au quai par la barque à vapeur. Or, j'en étais là de mon rêve, quand mon oncle, frappant la table du poing, me ramena violemment à la réalité.

« Voyons, dit-il, la première idée qui doit se présenter à l'esprit pour brouiller les lettres d'une phrase, c'est, il me semble, d'écrire les mots verticalement au lieu de les tracer horizontalement.

— Tiens ! pensai-je.

— Il faut voir ce que cela produit. Axel, jette une phrase quelconque sur ce bout de papier ; mais, au lieu de disposer les lettres à la suite les unes des autres, mets-les successivement par colonnes verticales, de manière à les grouper en nombre de cinq ou six. »

Je compris ce dont il s'agissait, et immédiatement j'écrivis de haut en bas :

*J m n e G e*  
*e e , t r n*  
*t' b m i a !*  
*a i a t ü*  
*i e p e b*

« Bon, dit le professeur sans avoir lu. Maintenant, dispose ces mots sur une ligne horizontale. »

J'obéis, et j'obtins la phrase suivante :

*JmneGe ee,trn t'bmia! aiatü iepeb*

« Parfait ! fit mon oncle en m'arrachant le papier des mains, voilà qui a déjà la physionomie du vieux document : les voyelles sont groupées ainsi que les consonnes dans le même désordre ; il y a même des majuscules au milieu des mots, ainsi que des virgules, tout comme dans le parchemin de Saknussem ! »

Je ne pus m'empêcher de trouver ces remarques fort ingénieuses.

« Or, reprit mon oncle en s'adressant directement à moi, pour lire la phrase que tu viens d'écrire, et que je ne connais pas, il me suffira de prendre successivement la première lettre de chaque mot, puis la seconde, puis la troisième, ainsi de suite. Et mon oncle, à son grand étonnement, et surtout au mien, lut :

*Je t'aime bien, ma petite Graüben !*

« Hein ! » fit le professeur.

Oui, sans m'en douter, en amoureux maladroit, j'avais tracé cette phrase compromettante !

« Ah ! tu aimes Graüben ? reprit mon oncle d'un véritable ton de tuteur.

— Oui... Non... balbutiai-je.

— Ah ! tu aimes Graüben ! reprit-il machinalement. Eh bien, appliquons mon procédé au document en question ! »

Mon oncle, retombé dans son absorbante contemplation, oubliait déjà mes imprudentes paroles. Je dis imprudentes, car la tête du savant ne pouvait comprendre les choses du cœur. Mais,

heureusement, la grande affaire du document l'emporta.

Au moment de faire son expérience capitale, les yeux du professeur Lidenbrock lancèrent des éclairs à travers ses lunettes. Ses doigts tremblèrent, lorsqu'il reprit le vieux parchemin. Il était sérieusement ému. Enfin il toussa fortement, et d'une voix grave, appelant successivement la première lettre, puis la seconde de chaque mot, il me dicta la série suivante :

*mmessunkaSenrA.icefdoK.segnittamurtn  
ecertserrette,rotaivsadua,ednecsedsadne  
lacarntiïiluJsiratracSarbmutabledmek  
meretarcsilucoIsleffenSnI*

En finissant, je l'avouerai, j'étais émotionné ; ces lettres, nommées une à une, ne m'avaient présenté aucun sens à l'esprit ; j'attendais donc que le professeur laissât se dérouler pompeusement entre ses lèvres une phrase d'une magnifique latinité.

Mais qui aurait pu le prévoir ! Un violent coup de poing ébranla la table. L'encre rejaillit, la plume me sauta des mains.

« Ce n'est pas cela ! s'écria mon oncle, cela n'a pas le sens commun ! »

Puis, traversant le cabinet comme un boulet, descendant l'escalier comme une avalanche, il se précipita dans Königstrasse, et s'enfuit à toutes jambes.

## CHAPITRE IV

« Il est parti ? s'écria Marthe en accourant au bruit de la porte de la rue qui, violemment refermée, venait d'ébranler la maison tout entière.

— Oui ! répondis-je, complètement parti !

— Eh bien ! et son dîner ? fit la vieille servante.

— Il ne dînera pas !

— Et son souper ?

— Il ne soupera pas !

— Comment ? dit Marthe en joignant les mains.

— Non, bonne Marthe, il ne mangera plus, ni personne dans la maison ! Mon oncle Lidenbrock nous met tous à la diète jusqu'au moment où il aura déchiffré un vieux grimoire qui est absolument indéchiffrable !

— Jésus ! nous n'avons donc plus qu'à mourir de faim ! »

Je n'osai pas avouer qu'avec un homme aussi absolu que mon oncle, c'était un sort inévitable.

La vieille servante, sérieusement alarmée, retourna dans sa cuisine en gémissant.

Quand je fus seul, l'idée me vint d'aller tout conter à Graüben. Mais comment quitter la maison ? Le professeur pouvait rentrer d'un instant à l'autre. Et s'il m'appelait ? Et s'il voulait recommencer ce travail logogryphique, qu'on eût vainement proposé au vieil Œdipe<sup>1</sup> ! Et si je ne répondais pas à son appel, qu'advierait-il ?

Le plus sage était de rester. Justement, un

minéralogiste de Besançon venait de nous adresser une collection de géodes siliceuses<sup>1</sup> qu'il fallait classer. Je me mis au travail. Je triai, j'étiquetai, je disposai dans leur vitrine toutes ces pierres creuses au-dedans desquelles s'agitaient de petits cristaux.



*La vieille servante retourna dans sa cuisine  
en gémissant (p. 60).*



Mais cette occupation ne m'absorbait pas. L'affaire du vieux document ne laissait point de me préoccuper étrangement. Ma tête bouillonnait, et je me sentais pris d'une vague inquiétude. J'avais le pressentiment d'une catastrophe prochaine.

Au bout d'une heure, mes géodes étaient étalées avec ordre. Je me laissai aller alors dans le grand fauteuil d'Utrecht, les bras ballants et la tête renversée. J'allumai ma pipe à long tuyau courbe, dont le fourneau sculpté représentait une naïade nonchalamment étendue ; puis je m'amusai à suivre les progrès de la carbonisation, qui de ma naïade faisait peu à peu une négresse accomplie<sup>1</sup>. De temps en temps j'écoutais si quelque pas retentissait dans l'escalier. Mais non. Où pouvait être mon oncle en ce moment ? Je me le figurais courant sous les beaux arbres de la route d'Altona, gesticulant, tirant au mur avec sa canne, d'un bras violent battant les herbes, décapitant les chardons et troublant dans leur repos les cigognes solitaires.

Rentrerait-il triomphant ou découragé ? Qui aurait raison l'un de l'autre, du secret ou de lui ? Je m'interrogeais ainsi, et, machinalement, je pris entre mes doigts la feuille de papier sur laquelle s'allongeait l'incompréhensible série des lettres tracées par moi. Je me répétais :

« Qu'est-ce que cela signifie ? »

Je cherchai à grouper ces lettres de manière à former des mots. Impossible ! Qu'on les réunît par deux, trois, ou cinq, ou six, cela ne donnait absolument rien d'intelligible. Il y avait bien les quatorzième, quinzième et seizième lettres qui faisaient le mot anglais « ice ». La

quatre-vingt-quatrième, la quatre-vingt-cinquième et la quatre-vingt-sixième formaient le mot « sir ». Enfin, dans le corps du document, et à la troisième ligne, je remarquai aussi les mots latins « rota », « mutabile », « ira », « nec », « atra<sup>1</sup> ».

« Diable, pensai-je, ces derniers mots sembleraient donner raison à mon oncle sur la langue du document ! Et même, à la quatrième ligne, j'aperçois encore le mot "luco" qui se traduit par "bois sacré". Il est vrai qu'à la troisième ligne, on lit le mot "tabiled" de tournure parfaitement hébraïque, et à la dernière les vocables "mer", "arc", "mère", qui sont purement français. »

Il y avait là de quoi perdre la tête ! Quatre idiomes différents dans cette phrase absurde ! Quel rapport pouvait-il exister entre les mots « glace, monsieur, colère, cruel, bois sacré, changeant, mère, arc ou mer » ? Le premier et le dernier seuls se rapprochaient facilement : rien d'étonnant que, dans un document écrit en Islande, il fût question d'une « mer de glace ». Mais de là à comprendre le reste du cryptogramme, c'était autre chose.

Je me débattais donc contre une insoluble difficulté ; mon cerveau s'échauffait, mes yeux clignaient sur la feuille de papier ; les cent trente-deux lettres semblaient voltiger autour de moi, comme ces larmes d'argent qui glissent dans l'air autour de notre tête, lorsque le sang s'y est violemment porté.

J'étais en proie à une sorte d'hallucination ; j'étouffais ; il me fallait de l'air. Machinalement, je m'éventai avec la feuille de papier, dont le

verso et le recto se présentèrent successivement à mes regards.

Quelle fut ma surprise, quand dans l'une de ces voltes rapides, au moment où le verso se tournait vers moi, je crus voir apparaître des mots parfaitement lisibles, des mots latins, entre autres « craterem » et « terrestre » !

Soudain une lueur se fit dans mon esprit ; ces seuls indices me firent entrevoir la vérité ; j'avais découvert la loi du chiffre. Pour comprendre ce document, il n'était pas même nécessaire de le lire à travers la feuille retournée ! Non. Tel il était, tel il m'avait été dicté, tel il pouvait être épelé couramment. Toutes les ingénieuses combinaisons du professeur se réalisaient. Il avait eu raison pour la disposition des lettres, raison pour la langue du document ! Il s'en était fallu de « rien » qu'il pût lire d'un bout à l'autre cette phrase latine, et ce « rien », le hasard venait de me le donner ! On comprend si je fus ému ! Mes yeux se troublèrent. Je ne pouvais m'en servir. J'avais étalé la feuille de papier sur la table. Il me suffisait d'y jeter un regard pour devenir possesseur du secret.

Enfin je parvins à calmer mon agitation. Je m'imposai la loi de faire deux fois le tour de la chambre pour apaiser mes nerfs, et je revins m'engouffrer dans le vaste fauteuil.

« Lisons », m'écriai-je, après avoir refait dans mes poumons une ample provision d'air.

Je me penchai sur la table ; je posai mon doigt successivement sur chaque lettre, et, sans m'arrêter, sans hésiter un instant, je prononçai à haute voix la phrase entière.

Mais quelle stupéfaction, quelle terreur m'envahit ! Je restai d'abord comme frappé d'un coup subit. Quoi ! ce que je venais d'apprendre s'était accompli ! Un homme avait eu assez d'audace pour pénétrer !...

« Ah ! m'écriai-je en bondissant, mais non ! mais non ! mon oncle ne le saura pas ! Il ne manquerait plus qu'il vînt à connaître un semblable voyage ! Il voudrait en goûter aussi ! Rien ne pourrait l'arrêter ! Un géologue si déterminé ! Il partirait quand même, malgré tout, en dépit de tout ! et il m'emmènerait avec lui, et nous n'en reviendrions pas ! Jamais ! jamais ! »

J'étais dans une surexcitation difficile à peindre.

« Non ! non ! ce ne sera pas, dis-je avec énergie, et puisque je peux empêcher qu'une pareille idée vienne à l'esprit de mon tyran, je le ferai. À tourner et retourner ce document, il pourrait par hasard en découvrir la clef ! Détruisons-le. »

Il y avait un reste de feu dans la cheminée. Je saisis non seulement la feuille de papier, mais le parchemin de Saknussem ; d'une main fébrile j'allais précipiter le tout sur les charbons et anéantir ce dangereux secret, quand la porte du cabinet s'ouvrit. Mon oncle parut.

## CHAPITRE V

Je n'eus que le temps de replacer sur la table le malencontreux document.

Le professeur Lidenbrock paraissait profondément absorbé. Sa pensée dominante ne lui laissait

pas un instant de répit ; il avait évidemment scruté, analysé l'affaire, mis en œuvre toutes les ressources de son imagination pendant sa promenade, et il revenait appliquer quelque combinaison nouvelle.

En effet, il s'assit dans son fauteuil, et, la plume à la main, il commença à établir des formules qui ressemblaient à un calcul algébrique.

Je suivais du regard sa main frémissante ; je ne perdais pas un seul de ses mouvements. Quelque résultat inespéré allait-il donc inopinément se produire ? Je tremblais, et sans raison, puisque la vraie combinaison, la « seule, » étant déjà trouvée, toute autre recherche devenait forcément vaine.

Pendant trois longues heures, mon oncle travailla sans parler, sans lever la tête, effaçant, reprenant, raturant, recommençant mille fois.

Je savais bien que, s'il parvenait à arranger ces lettres suivant toutes les positions relatives qu'elles pouvaient occuper, la phrase se trouverait faite. Mais je savais aussi que vingt lettres seulement peuvent former deux quintillions, quatre cent trente-deux quadrillions, neuf cent deux trillions, huit milliards, cent soixante-seize millions, six cent quarante mille combinaisons. Or, il y avait cent trente-deux lettres dans la phrase, et ces cent trente-deux lettres donnaient un nombre de phrases différentes composé de cent trente-trois chiffres au moins<sup>1</sup>, nombre presque impossible à énumérer et qui échappe à toute appréciation.

J'étais rassuré sur ce moyen héroïque de résoudre le problème.

Cependant le temps s'écoulait ; la nuit se fit ;

les bruits de la rue s'apaisèrent ; mon oncle, toujours courbé sur sa tâche, ne vit rien, pas même la bonne Marthe qui entrouvrit la porte ; il n'entendit rien, pas même la voix de cette digne servante, disant :

« Monsieur soupera-t-il ce soir ? »

Aussi Marthe dut-elle s'en aller sans réponse. Pour moi, après avoir résisté pendant quelque temps, je fus pris d'un invincible sommeil, et je m'endormis sur un bout du canapé, tandis que mon oncle Lidenbrock calculait et raturait toujours.

Quand je me réveillai, le lendemain, l'infatigable piocheur était encore au travail. Ses yeux rouges, son teint blafard, ses cheveux entremêlés sous sa main fiévreuse, ses pommettes empourprées indiquaient assez sa lutte terrible avec l'impossible, et dans quelles fatigues de l'esprit, dans quelle contention du cerveau les heures durent s'écouler pour lui.

Vraiment, il me fit pitié. Malgré les reproches que je croyais être en droit de lui faire, une certaine émotion me gagnait. Le pauvre homme était tellement possédé de son idée, qu'il oubliait de se mettre en colère.

Toutes ses forces vives se concentraient sur un seul point, et, comme elles ne s'échappaient pas par leur exutoire ordinaire, on pouvait craindre que leur tension ne le fît éclater d'un instant à l'autre.

Je pouvais d'un geste desserrer cet étau de fer qui lui serrait le crâne, d'un mot seulement ! et je n'en fis rien.

Cependant j'avais bon cœur. Pourquoi restai-je

muet en pareille circonstance ? Dans l'intérêt même de mon oncle.



*Je me croisai les bras et j'attendis (p. 69).*

« Non, non, répétai-je, non, je ne parlerai pas ! Il voudrait y aller, je le connais ; rien ne saurait l'arrêter. C'est une imagination volcanique, et, pour faire ce que d'autres géologues n'ont point

fait, il risquerait sa vie. Je me tairai ; je garderai ce secret dont le hasard m'a rendu maître !

Le découvrir, ce serait tuer le professeur Lidenbrock ! Qu'il le devine, s'il le peut. Je ne veux pas me reprocher un jour de l'avoir conduit à sa perte ! »

Ceci résolu, je me croisai les bras, et j'attendis. Mais j'avais compté sans un incident qui se produisit à quelques heures de là.

Lorsque la bonne Marthe voulut sortir de la maison pour se rendre au marché, elle trouva la porte close. La grosse clef manquait à la serrure. Qui l'avait ôtée ? Mon oncle évidemment, quand il rentra la veille après son excursion précipitée.

Était-ce à dessein ? Était-ce par mégarde ? Voulait-il nous soumettre aux rigueurs de la faim ? Cela m'eût paru un peu fort. Quoi ! Marthe et moi, nous serions victimes d'une situation qui ne nous regardait pas le moins du monde ? Sans doute, et je me souvins d'un précédent de nature à nous effrayer. En effet, il y a quelques années, à une époque où mon oncle travaillait à sa grande classification minéralogique, il demeura quarante-huit heures sans manger, et toute sa maison dut se conformer à cette diète scientifique. Pour mon compte, j'y gagnai des crampes d'estomac fort peu récréatives chez un garçon d'un naturel assez vorace.

Or, il me parut que le déjeuner allait faire défaut comme le souper de la veille. Cependant je résolus d'être héroïque et de ne pas céder devant les exigences de la faim. Marthe prenait cela très au sérieux et se désolait, la bonne femme. Quant



à moi, l'impossibilité de quitter la maison me préoccupait davantage et pour cause. On me comprend bien.

Mon oncle travaillait toujours ; son imagination se perdait dans le monde idéal des combinaisons ; il vivait loin de la terre, et véritablement en dehors des besoins terrestres.

Vers midi, la faim m'aiguillonna sérieusement. Marthe, très innocemment, avait dévoré la veille les provisions du garde-manger ; il ne restait plus rien à la maison. Cependant je tins bon. J'y mettais une sorte de point d'honneur.

Deux heures sonnèrent. Cela devenait ridicule, intolérable même. J'ouvrais des yeux démesurés. Je commençai à me dire que j'exagérais l'importance du document ; que mon oncle n'y ajouterait pas foi ; qu'il verrait là une simple mystification ; qu'au pis-aller on le retiendrait malgré lui, s'il voulait tenter l'aventure ; qu'enfin il pouvait découvrir lui-même la clef du « chiffre », et que j'en serais alors pour mes frais d'abstinence.

Ces raisons me parurent excellentes, que j'eusse rejetées la veille avec indignation ; je trouvai même parfaitement absurde d'avoir attendu si longtemps, et mon parti fut pris de tout dire.

Je cherchais donc une entrée en matière, pas trop brusque, quand le professeur se leva, mit son chapeau et se prépara à sortir. Quoi ! quitter la maison, et nous enfermer encore ! Jamais.

« Mon oncle ! » dis-je. Il ne parut pas m'entendre.

« Mon oncle Lidenbrock ? répétai-je en élevant la voix.

— Hein ? fit-il comme un homme subitement réveillé.

— Eh bien ! cette clef ?

— Quelle clef ? La clef de la porte ?

— Mais non, m'écriai-je, la clef du document ! »

Le professeur me regarda par-dessus ses lunettes ; il remarqua sans doute quelque chose d'insolite dans ma physionomie, car il me saisit vivement le bras, et, sans pouvoir parler, il m'interrogea du regard. Cependant, jamais demande ne fut formulée d'une façon plus nette. Je remuai la tête de haut en bas.

Il secoua la sienne avec une sorte de pitié, comme s'il avait affaire à un fou.

Je fis un geste plus affirmatif.

Ses yeux brillèrent d'un vif éclat ; sa main devint menaçante.

Cette conversation muette dans ces circonstances eût intéressé le spectateur le plus indifférent. Et vraiment j'en arrivais à ne plus oser parler, tant je craignais que mon oncle ne m'étoufât dans les premiers embrassements de sa joie. Mais il devint si pressant qu'il fallut répondre,

« Oui, cette clef !... le hasard !... »

— Que dis-tu ? s'écria-t-il avec une indescriptible émotion.

— Tenez, dis-je en lui présentant la feuille de papier sur laquelle j'avais écrit, lisez.

— Mais cela ne signifie rien ! répondit-il en froissant la feuille.

— Rien, en commençant à lire par le commencement, mais par la fin... Je n'avais pas achevé ma phrase que le professeur poussait un cri,

mieux qu'un cri, un véritable rugissement ! Une révélation venait de se faire dans son esprit. Il était transfiguré.

« Ah ! ingénieux Saknussem ! s'écria-t-il, tu avais donc d'abord écrit ta phrase à l'envers ? »

Et se précipitant sur la feuille de papier, l'œil trouble, la voix émue, il lut le document tout entier, en remontant de la dernière lettre à la première.

Il était conçu en ces termes :

*In Sneffels Yoculis craterem kem delibat  
umbra Scartaris Julii intra calendas descende,  
audas viator, et terrestre centrum attinges.  
Kod feci. Arne Saknussem<sup>1</sup>.*

Ce qui, de ce mauvais latin<sup>2</sup>, peut être traduit ainsi :

*Descends dans le cratère du Yocul de  
Snæfell que l'ombre du Scartaris vient  
caresser avant les calendes de Juillet<sup>3</sup>,  
voyageur audacieux, et tu parviendras  
au centre de la terre. Ce que j'ai fait<sup>4</sup>.  
Arne Saknussem.*

Mon oncle, à cette lecture, bondit comme s'il eût inopinément touché une bouteille de Leyde<sup>5</sup>. Il était magnifique d'audace, de joie et de conviction. Il allait et venait ; il prenait sa tête à deux mains ; il déplaçait les sièges ; il empilait ses livres ; il jonglait, c'est à ne pas le croire, avec ses précieuses géodes ; il lançait un coup de poing

## DOSSIER



## NOTES

### CHAPITRE I

*Page 37.*

1. *Lidenbrock* (MS : « Lidenbrok », sauf p. 1-2, sans doute recopiées) : « un vieux géologue, fort bourru, fort désagréable », selon les « Notes » de Verne ; peut-être allusion à Erpoldun Lindenbrock (1540-1616), chanoine, ou à Friedrich Lindembrog (1573-1648), avocat bibliophile, tous deux de Hambourg. Avec son multilinguisme, son savoir et sa passion irascible, il est possible que Lidenbrock parodie le père de Jules Verne. Parmi les professeurs du Johannæum, Karl August Möbius (1825-1908), qui enseigne la minéralogie et d'autres sujets (1853-1868), n'est célèbre qu'à partir des années 1870. — *Königstrasse* : le poète Friedrich Gottlieb Klopstock (1774-1803) y vivait. — *Hambourg* : Verne y séjourne, à l'hôtel Zum Cronprinzen, dans Jungfernstieg, parallèle à Königstrasse, les 3 et 4 juillet 1861, transitant de nouveau le 7 août, et déjeunant encore à l'hôtel.

2. *Marthe* (« maîtresse » en araméen) : peut-être une allusion à Marthe de Béthanie, disciple du Christ, parfois représentée en maîtresse de maison au trousseau de clefs.

*Page 38.*

1. *Saint-Michel* : église baroque (XVIII<sup>e</sup> s.), symbole protestant de Hambourg, visitée par Verne, qui monte dans le

clocher et note dans son journal : « vraies forêts, escaliers impossibles » [4 r°].

2. *Axel* : forme scandinave du prénom hébreux Absalom (« père de paix »), mais aussi « essieu » ou « épaule » dans certaines langues scandinaves ; contient le mot « axe ». *Axel*, preux guerrier, et *Waldborg*, qui s'aiment dès leur enfance, sont des amants célèbres dans la tradition scandinave.

3. *Johannæum* (MS : *Johannœum* ou *Johanneum*) ou *Johanneum* : lycée (fondé en 1529), situé en face de l'église Saint-Pierre.

#### Page 39.

1. *Rétinasphaltes* : minéral résineux marron trouvé dans les lignites. — *Gehlenites* (toutes éditions : ghélérites) : silicate trouvé aux Alpes, nommé pour Adolf Ferdinand Gehlen (1775-1815). — *Fangasites* : peut-être faujasite, nommé pour le géologue et vulcanologue Barthélemy Faujas de Saint-Fond (1741-1819). — *Molybdates de plomb* : ou wulfénite, sel dérivé de l'acide molybdique. — *Tungstates de manganèse* : ou wolframite, poudre blanche insoluble. — *Titaniates* : ou titanate, sel de l'acide titanique. — *Zircône* (in-18 : zircone) : ou oxyde de zirconium, céramique opaque servant parfois à simuler le diamant.

#### Page 40.

1. *Humphry Davy* (1778-1829), chimiste qui montre que le diamant est composé de carbone ; inventeur de la lampe de sûreté. — *Baron Alexander von Humboldt* (1769-1859), naturaliste travaillant à Paris, auteur de *Cosmos, ou Description physique du monde* (1845-1858), à propos du magnétisme et de la constitution de l'univers. — *Sir John Franklin* (1786-1847), marin souvent cité dans *Les Aventures du Capitaine Hatteras*, décédé en découvrant le passage du Nord-Ouest ; de nombreuses expéditions recherchent ses traces, certaines envoyées par sa femme, modèle de *Mistress Branican* (1891). — *Sir Edward Sabine* (1788-1883), physicien et astronome, accompagne *John Ross* en Arctique (1818-1820).

2. *M. Becquerel* : Antoine César Becquerel (1788-1878), qui isole les métaux et invente le galvanomètre différentiel, ou peut-être son fils et assistant, *Edmond Alexander Becquerel* (1820-1891), qui examine la radiation solaire. — *Jacques-Joseph*

*Ebelmen* (1814-1852), chimiste français qui synthétise les pierres précieuses. — Sir David *Brewster* (1781-1868), physicien qui recherche les propriétés optiques des cristaux et invente le kaléidoscope. — Jean-Baptiste *Dumas* (1800-1884), chimiste qui étudie le poids atomique. — Henri *Milne-Edwards* (1800-1885), zoologiste français, spécialiste des mollusques et des crustacés. — Charles *Sainte-Claire Deville* (1814-1876), géologue et météorologue, auteur des *Éruptions actuelles du volcan de Stromboli* (1858). Pendant l'hiver de 1863, selon une biographe (Marguerite Allotte de la Fuÿe, *Jules Verne*, p. 104), Verne aurait fréquenté Deville.

Page 41.

1. *Musée minéralogique* : sans doute lié au « Muséum de Hambourg » (xxxiii\*), ou musée des Sciences naturelles ; une partie de la collection sera acquise par le musée de Minéralogie Fersman en Russie, une autre par l'université de Brême. — Heinrich Christian Gottfried von *Struve* (1772-1851), diplomate russe à Hambourg, honoré par la ville en 1843.

2. À *pignon dentelé* : le carnet de 1861 contient l'esquisse d'un étroit bâtiment hambourgeois au pignon dentelé, le tout surmonté d'une cheminée, et comprend d'autres détails pertinents, comme les maisons en brique et l'omniprésence de fleurs.

3. *L'incendie de 1842* : se déclarant au 42 Deichstrasse, il fait 51 victimes et détruit une grande partie de la vieille ville (5-8 mai 1842).

4. *La Tugendbund* : « Ligue de vertu » (1808) association allemande, fondée à Königsberg (Kaliningrad) par des étudiants et des francs-maçons, dont le nom officiel est « Société scientifique et morale », et qui a comme objectif de libérer la Prusse de l'occupation française et de contribuer à la régénération nationale ; interdite en 1819. Verne emprunterait le terme au *Trou de l'enfer* (1850) de Dumas : Samuel, étudiant de vingt ans, en est membre et se fait guider sur les précipices par la belle Gretchen.

\* Pour permettre la consultation de toutes les éditions de Jules Verne, les références notées sous cette forme indiquent le numéro de chapitre, soit, sans autre indication, dans la présente édition, soit dans d'autres éditions.



*Page 42.*

1. *Graüben* : nom inventé, peut-être lié à « fosse » en bas allemand. *Virlandaise* : située dans la Vi(e)rland(e), région fruitière et florifère sise à quelques kilomètres au sud-est de Hambourg, et mentionnée dans le guide Murray. « Les Virlandaises... ont un spencer noir, bordé... d'un ruban vert... s'ouvrant devant la poitrine en forme de cœur... leurs cheveux blonds... une taille de guêpe et des mollets ravissants... l'île de Virlande, située dans l'Elbe » ; sur la place de la Bourse, « elles vendent des fruits ou des fleurs... Quelque robuste que soit leur vertu, il est rare qu'elle ne finisse pas par succomber » (Armand de Flaux, *Du Danemark*, 1862, 1).

2. *Les tirer par les feuilles afin de hâter leur croissance* : notion peut-être dérivée d'une parabole de Mencius (v. 380-289 av. J.-C.) devenue proverbiale : « aider les plantes à pousser en tirant dessus ».

## CHAPITRE II

*Page 43.*

1. *Lithoïdes* : à l'aspect de la pierre.

*Page 44.*

1. *Juif Hevelius* : allusion possible à l'astronome allemand Johann Hevelius (1611-1687), cité comme auteur de la première carte lunaire dans *Autour de la lune* (x). Jusqu'en 1864 le nombre de Juifs autorisés à vivre à Hambourg est restreint.

*Page 45.*

1. Jean-Claude *Bozerian* (1762-1840), éditeur et relieur de luxe parisien (1790-1810), ou son frère, François (1765- ?), dit Bozerian le jeune, également relieur de luxe (1801-1818). — Carl August *Closs* (1816-1870), traducteur du latin vers l'allemand et relieur à Paris (vers 1860). — Jean-Georges *Purgold* (1784-1829), originaire de Darmstadt, grand relieur parisien (1810-1829) et élève des Bozerian.

2. *L'Heims-Kringla* : ou *Heimskringla* (Cercle de l'univers), nom officieux des sagas en langue norroise, réunies au XIII<sup>e</sup> s.,

qui présentent la mythologie et les rois norvégiens des IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. — *Snorre Turluson* : déformation du nom de Snorri Sturleson (1179-1241), homme politique, poète et historien qui meurt sous l'échafaud, auteur de l'*Edda prosaïque*, saga mythologique.

Page 46.

1. *Runique* : alphabet associé à l'occulte, utilisé dès le I<sup>er</sup> s. par les Anglo-Saxons et les Scandinaves. Verne voit des inscriptions runiques près de Christiania en juillet 1861, mais leur représentation ici serait extraite de Philippe Le Bas, *Suède et Norvège*, ouvrage publié comme le tome 40 de *L'Univers pittoresque* (1838, p. 7). Cependant Le Bas omet une des runes employées par Verne, qui la dit correspondre à la fois à *i*, à *y* et à *j*, bien que cette dernière lettre ne soit introduite dans l'alphabet latin qu'après la Renaissance.

2. *Odin* : dieu prééminent, père des Walkyries, dieu de la paix et de la guerre ainsi que des sciences et des arts.

Page 49.

1. *Un joli vin de la Moselle* : le 4 juillet 1861, selon son carnet, Verne prend un déjeuner presque identique à son hôtel : une sauce au persil, du jambon, une omelette d'oseille à la muscade, et un vin du Rhin ou de la Moselle ; au dîner, du veau et des pruneaux.

### CHAPITRE III

Page 50.

1. *Saint Michel* : archange qui combat les démons ; saint patron du catholicisme.

Page 52.

1. *Double M... elle ne fut ajoutée à l'alphabet islandais qu'au quatorzième siècle* : « lettres composées, ajoutées plus tard à l'alphabet » (Le Bas, p. 7).

2. *Arne Saknussemm* : nom inventé, personnage peut-être inspiré de Sturleson et de son descendant Árni Magnússon

(1663-1730), philologue islandais qui rassemble les manuscrits des sagas.

3. *Avicenne* ou Ibn Sina (980-1037), médecin et scientifique persique, auteur prolifique. — Roger *Bacon* (1220-1292), homme politique et philosophe franciscain qui étudie l'optique et la poudre ; accusé de pratique des arts magiques. — Raymond *Lulle* ou Lull (v. 1232-1316), théologien et poète catalan, auteur mystique de la méthode lullienne vers la connaissance systématique. Après sa mort, les textes alchimiques lui sont faussement attribués. — *Paracelse* (1493-1541), né Theophrastus Bombastus von Hohenheim, médecin et philosophe suisse qui étudie la syphilis, les mines, les minéraux et le magnétisme.

*Page 53.*

1. *Galilée* (1564-1642), né Galileo Galilei, physicien et astronome qui découvre les montagnes de la lune. L'Inquisition l'oblige à abjurer sa théorie héliocentrique. — *N'en a-t-il pas agi ainsi pour Saturne ?* : une lettre du 30 juillet 1610 cache dans une anagramme sa découverte concernant l'anneau de Saturne.

*Page 54.*

1. *Virgile* (v. 70-19 av. J.-C.), auteur des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*.

*Page 56.*

1. *Altona* : deuxième ville danoise, jouxtant Hambourg, visitée par Verne en juillet 1861. MS comporte « ville frontière du Danemark » (VIII 32) et « nous entrons sur le territoire danois du Holstein » (32). Peu avant la publication du roman, la seconde guerre prusso-danoise se déclenche (fév.-oct. 1864), le Schleswig-Holstein est occupé, puis incorporé à la Prusse, ce qui rend moins plausibles les visites transfrontalières de Graüben et inexacts les deux variantes du manuscrit.

2. *L'Alster* : rejoint l'Elbe à Hambourg.

## CHAPITRE IV

*Page 60.*

1. *Logogryphique* : devinette anagrammatique ou langage inintelligible. Le terme est employé par Victor Hugo dans sa « Note » à la deuxième édition (1828) de *Hans d'Islande*, et par Baudelaire dans sa traduction du « Scarabée d'or », d'Edgar Allan Poe (« The Gold Bug », 1843). Cette nouvelle, longuement citée par Verne dans « Edgar Poe et ses œuvres » (1864), contient un cryptogramme de substitution de lettres en ordre inverse, révélé par la chaleur. — *Œdipe* : héros mythologique grec qui sauve Thèbes en devinant l'énigme du Sphinx.

*Page 61.*

1. *Géode* : « pierre creuse dont l'intérieur est tapissé de cristaux » (George Sand, *Laura. Voyage dans le cristal*, 1864, 1).

*Page 62.*

1. *Naiïade* : nymphe grecque présidant à une source ou à un ruisseau. — Verne note dans son carnet avoir vu une pipe comparable à Hambourg, sous forme d'une femme nue qui se noircit progressivement.

*Page 63.*

1. À la troisième ligne : 1919, mais non 1864, contient le plus correct : « à la deuxième et à la troisième ligne. — « Rota », « mutable », « ira », « nec », « atra » : respectivement roue, mutable, colère, ni et noir.

## CHAPITRE V

*Page 66.*

1. *Composé de cent trente-trois chiffres au moins* : si ce calcul semble correcte avec 20 lettres différentes (20 factoriel), la combinaison de 132 lettres, avec 20 ou 26 caractères différents, donne en revanche un nombre nettement plus élevé.

## Page 72.

1. *Saknussem* : la transcription de Lidenbrock insère les espaces et le point final, et remplace le *I* de *Ioculis* par *Y*.

2. *Ce mauvais latin* : en latin classique *audas* (MS : « *audax* ») serait *audax*, *kem* et *kod*, *quem* et *quod*. Selon « Notes », le message est « en vieux latin du temps ».

3. *Yocul* : plus bas, Lidenbrock explique que la dénomination « *Yokul* » (1864 : *Yokul*, 1919 : *Yocul*), « glacier », est « appliquée à tous les monts ignivomes » (volcans) de l'Islande, légère exagération, cependant, au vu de Hekla ou Laki. — *Snæfell* (MS : *Sneffel*, toutes éditions : *Sneffels*) ou *Snæfellsjökull* ou *Snæfellsnes* : volcan (1 448 m) de la péninsule de *Snæfellsnes*, au nord-ouest de l'Islande. — *Scartaris* : nom inventé, peut-être lié à *Skaptar*, célèbre volcan islandais, actif en 1783, ou à « *scartari* », « cahier » ou « brouillon » en piémontais. *Les calendes* : le premier jour de chaque mois dans le calendrier romain. Pour que le 1<sup>er</sup> juillet de *Saknussem* corresponde au nôtre, il faut que le document postdate la réforme du calendrier (1582).

4. *Ce que j'ai fait* : comment le sait-il ? Avant l'invention du baromètre, la seule méthode de détermination du centre est de chercher le point où la gravité disparaît.

5. *Bouteille de Leyde* : bocal inventé dans cette ville (1745), précurseur du condensateur, dans lequel deux conducteurs isolés emmagasinent l'énergie électrique.

## CHAPITRE VI

## Page 76.

1. *Augustus Petermann de Leipzig* (1877 : *Peterman*) ou *August* (1822-1878) : géographe de l'Afrique et de l'Arctique, et cartographe de la revue *Petermanns Mitteilungen* ; il n'a apparemment pas vécu à Leipzig. Avec G. H. Swanston, il réalise une carte de l'Islande intitulée « *Danish Islands in the North Atlantic Ocean : Iceland/Faroe Islands* », parue dans *The Royal Illustrated Atlas of Modern Geography* (1850), accompagnée de huit vignettes de l'Islande, en toute vraisemblance celle dont il s'agit ici.

2. *Une des meilleures cartes de l'Islande, celle d'Henderson* :

<i>Préface de William Butcher</i>	7
<i>Note sur l'édition</i>	31

## VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

### DOSSIER

<i>Chronologie</i>	379
<i>Bibliographie</i>	388
<i>Notice sur la genèse du roman</i>	391
<i>Notice sur le manuscrit</i>	403
<i>Notes</i>	417



DU MÊME AUTEUR  
*Dans la même collection*

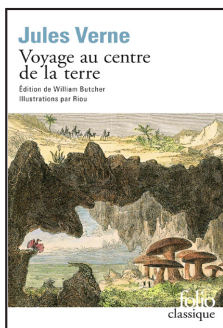
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS. *Illustrations par de Neuville et Riou. Édition présentée, établie et annotée par Jacques Noiray.*

VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. *Illustrations originales de Riou et Montaut. Édition présentée, établie et annotée par Roger Borderie.*

LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS. *Illustrations par de Neuville et L. Benett. Édition présentée, établie et annotée par William Butcher.*

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE. *Illustrations de Férat. Édition présentée, établie et annotée par Jacques Noiray.*





Voyage au centre de la terre  
**Jules Verne**

Cette édition électronique du livre  
*Voyage au centre de la terre* de Jules Verne  
a été réalisée le 25 mars 2014 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 978-2-07-044360-4 - Numéro d'édition : 183208).  
Code Sodis : N61268 - ISBN : 978-2-07-253601-4.  
Numéro d'édition : 263758.